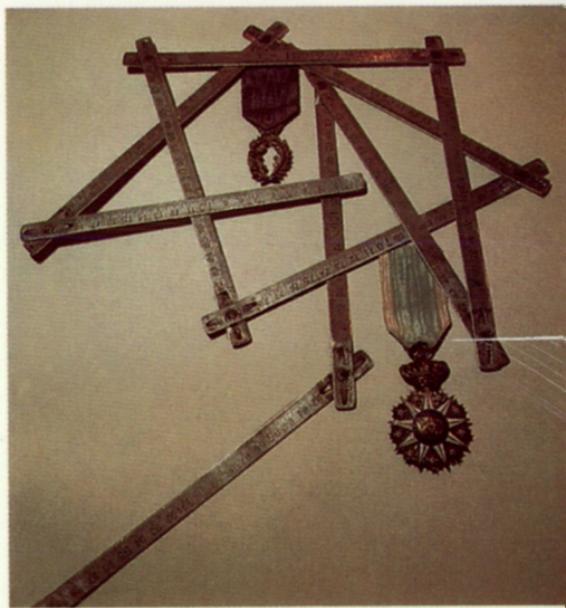


# JEAN BAUDRILLARD

## Le système des objets



*tel* gallimard

Extrait de la publication





© *Éditions Gallimard, 1968.*

Extrait de la publication

## INTRODUCTION

Peut-on classer l'immense végétation des objets comme une flore ou une faune, avec ses espèces tropicales, glaciaires, ses mutations brusques, ses espèces en voie de disparition ? La civilisation urbaine voit se succéder à un rythme accéléré les générations de produits, d'appareils, de *gadgets*, en regard desquelles l'homme paraît une espèce particulièrement stable. Ce foisonnement, réflexion faite, n'est pas plus bizarre que celui des innombrables espèces naturelles. Or, celles-ci, l'homme les a recensées. Et, à l'époque où il a commencé de le faire systématiquement, il a pu aussi, dans l'Encyclopédie, donner un tableau exhaustif des objets pratiques et techniques dont il était environné. Depuis, l'équilibre est rompu : les objets quotidiens (nous ne parlons pas des machines) prolifèrent, les besoins se multiplient, la production en accélère la naissance et la mort, le vocabulaire manque pour les nommer. Peut-on espérer classer un monde d'objets qui change à vue et parvenir à un système descriptif ? Il y aurait presque autant de critères de classification que d'objets eux-

mêmes : selon leur taille, leur degré de fonctionnalité (quel est leur rapport à leur propre fonction objective), le gestuel qui s'y rattache (riche ou pauvre, traditionnel ou non), leur forme, leur durée, le moment du jour où ils émergent (présence plus ou moins intermittente, et la conscience qu'on en a), la matière qu'ils transforment (pour le moulin à café, c'est clair, mais pour le miroir, la radio, l'auto ? Or, tout objet transforme quelque chose), le degré d'exclusivité ou de socialisation dans l'usage (privé, familial, public, indifférent) etc. En fait, tous ces modes de classement peuvent paraître, dans le cas d'un ensemble en continue mutation et expansion, comme l'est celui des objets, à peine moins contingents que l'ordre alphabétique. Le catalogue de la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne nous livre déjà, à défaut de structures, des subdivisions, mais il ne porte que sur les objets définis selon leur fonction : chacun y répond à une opération, souvent infime et hétéroclite, nulle part n'affleure un système de significations<sup>1</sup>. A un niveau beaucoup plus élevé, l'analyse à la fois fonctionnelle, formelle et structurale des objets dans leur évolution historique que nous trouvons chez Siegfried Giedion (*Mechanization takes command*, 1948), cette sorte d'épopée de l'objet technique, signale les changements de struc-

1. Mais ce catalogue lui-même, son existence seule est par contre riche de sens : dans son projet de nomenclature exhaustive, il a une intense signification culturelle : qu'on n'accède aux objets qu'à travers un catalogue, qui puisse être feuilleté « pour le plaisir » comme un prodigieux manuel, un livre de contes ou un menu, etc.

tures sociales liés à cette évolution technique, mais ne répond guère à la question de savoir comment les objets sont vécus, à quels besoins autres que fonctionnels ils répondent, quelles structures mentales s'enchevêtrent avec les structures fonctionnelles et y contredisent, sur quel système culturel, infra- ou transculturel, est fondée leur quotidienneté vécue. Telles sont les questions posées ici. Il ne s'agit donc pas des objets définis selon leur fonction, ou selon les classes dans lesquelles on pourrait les subdiviser pour les commodités de l'analyse, mais des processus par lesquels les gens entrent en relation avec eux et de la systématique des conduites et des relations humaines qui en résulte.

L'étude de ce système « parlé » des objets, c'est-à-dire du système de significations plus ou moins cohérent qu'ils instaurent, suppose toujours un plan distinct de ce système « parlé », plus rigoureusement structuré que lui, un plan structural au-delà même de la description fonctionnelle : le plan technologique.

Ce plan technologique est une abstraction : nous sommes pratiquement inconscients dans la vie courante de la réalité technologique des objets. Pourtant cette abstraction est une réalité fondamentale : c'est elle qui gouverne les transformations radicales de l'environnement. Elle est même, soit dit sans paradoxe, ce qu'il y a de plus concret dans l'objet, puisque le processus technologique est celui même de l'évolution structurelle objective. En toute rigueur, ce qui arrive à l'objet dans le domaine technologique est *essentiel*, ce qui lui

arrive dans le domaine psychologique ou sociologique des besoins et des pratiques est *inessentiel*. Nous sommes continuellement renvoyés par le discours psychologique et sociologique sur l'objet à un niveau plus cohérent, sans rapport au discours individuel ou collectif, et qui serait celui d'une *langue* technologique. C'est à partir de cette langue, de cette cohérence du modèle technique que peut se comprendre ce qui arrive aux objets par le fait d'être produits et consommés, possédés et personnalisés.

Il est donc urgent de définir dès le début un plan de rationalité de l'objet, c'est-à-dire de structuration technologique objective. Soit, dans Gilbert Simondon (*Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier 1958) l'exemple du moteur à essence : « Dans un moteur actuel, chaque pièce importante est tellement rattachée aux autres par des échanges réciproques d'énergie qu'elle ne peut pas être autre qu'elle est... La forme de la culasse, le métal dont elle est faite, en relation avec tous les autres éléments du cycle, produisent une certaine température des électrodes de la bougie ; à son tour cette température réagit sur les caractéristiques de l'allumage et du cycle tout entier.

« Le moteur actuel est concret, alors que le moteur ancien est abstrait. Dans le moteur ancien, chaque élément intervient à un certain moment dans le cycle, puis est censé ne plus agir sur les autres éléments ; les pièces du moteur sont comme des personnes qui travailleraient chacune à leur tour, mais ne se connaîtraient pas les unes les autres... Ainsi il existe une forme primitive de

l'objet technique, la forme abstraite, dans laquelle chaque unité théorique et matérielle est traitée comme un absolu, nécessitant pour son fonctionnement d'être constitué en système fermé. L'intégration dans ce cas offre une série de problèmes à résoudre... c'est alors qu'apparaissent des structures particulières que l'on peut nommer, pour chaque unité constituante, des structures de défense : la culasse du moteur thermique à combustion interne se hérissé d'ailettes de refroidissement. Celles-ci sont comme ajoutées de l'extérieur au cylindre et à la culasse théorique et ne remplissent qu'une seule fonction, celle du refroidissement. Dans les moteurs récents, ces ailettes jouent en plus un rôle mécanique, s'opposant comme des nervures à la déformation de la culasse sous la poussée des gaz... On ne peut plus distinguer les deux fonctions : il s'est développé une structure unique, qui n'est pas un compromis, mais une concitance et une convergence : la culasse nervurée peut être plus mince, ce qui permet un refroidissement plus rapide ; la structure bivalente ailettes/nervures assure donc synthétiquement, et d'une façon bien plus satisfaisante, les deux fonctions jadis séparées : elle intègre les deux fonctions en les dépassant... Nous dirons alors que cette structure est plus concrète que la précédente et correspond à un progrès objectif de l'objet technique : le problème technologique réel étant celui d'une convergence des fonctions dans une unité structurale et non celui d'une recherche de compromis entre les exigences en conflit. A la limite, dans cette démarche de l'abstrait au concret, l'objet

technique tend à rejoindre l'état d'un système entièrement cohérent avec lui-même, entièrement unifié » (pp. 25-26).

Cette analyse est essentielle : elle nous donne les éléments d'une cohérence jamais vécue, jamais lisible dans la pratique. La technologie nous raconte une histoire rigoureuse des objets, où les antagonismes fonctionnels se résolvent dialectiquement dans des structures plus larges. Chaque transition d'un système à un autre mieux intégré, chaque commutation à l'intérieur d'un système déjà structuré, chaque synthèse de fonctions fait surgir un sens, une pertinence objective indépendante des individus qui la mettront en œuvre : nous sommes là au niveau d'une langue, et on pourrait, par analogie avec les phénomènes de la linguistique, appeler « technèmes » ces éléments techniques simples — différents des objets réels — sur le jeu desquels se fonde l'évolution technologique. A ce niveau, il est possible d'envisager une technologie structurale, qui étudie l'organisation concrète de ces technèmes en objets techniques plus complexes, leur syntaxe au sein d'ensembles techniques simples — différents des objets réels — que de sens entre ces divers objets et ensembles.

Mais cette science ne peut s'exercer rigoureusement que dans des secteurs restreints qui vont des recherches de laboratoire aux réalisations hautement techniques telles que l'aéronautique, l'astronautique, la marine, les grands camions de transport, les machines perfectionnées, etc. Là où l'urgence technique fait jouer à fond la contrainte structurale, là où le caractère collectif et imper-

sonnel réduit au minimum l'emprise de la mode. Tandis que l'automobile s'épuise dans le jeu des formes tout en conservant un statut technologique minoritaire (refroidissement par eau, moteur à cylindres, etc), l'aviation elle, est obligée de produire les objets techniques les plus concrets pour de simples raisons fonctionnelles (sécurité, vitesse, efficacité). Dans ce cas, l'évolution technologique suit une ligne presque pure. Mais il est clair que, pour rendre compte du système *quotidien* des objets, cette analyse technologique structurale est défailante.

On peut rêver d'une description exhaustive des technèmes et de leurs rapports de sens qui suffirait à épuiser le monde des objets réels : mais ce n'est qu'un rêve. La tentation d'user des technèmes comme des astres dans l'astronomie c'est-à-dire selon Platon « comme de figures de géométrie, sans nous arrêter à ce qui se passe dans le ciel, si nous voulons devenir de vrais astronomes et tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre âme » (*La République*, l. VII), se heurte immédiatement à la réalité psychologique et sociologique vécue des objets, qui constitue, par-delà leur matérialité sensible, un corps de contraintes telles que la cohérence du système technologique en est continuellement modifiée et perturbée. C'est cette perturbation, et comment la rationalité des objets vient aux prises avec l'irrationalité des besoins, et comment cette contradiction fait surgir un système de significations qui s'emploie à la résoudre, c'est ceci qui nous intéresse ici, et non les modèles technologiques, sur la vérité fondamentale desquels

cependant se détache continuellement la réalité vécue de l'objet.

Chacun de nos objets pratiques est affilié à un ou plusieurs éléments structurels, mais par ailleurs ils fuient tous continuellement de la structuralité technique vers les significations secondes, du système technologique dans un système culturel. L'environnement quotidien reste, dans une très large mesure, un système « abstrait » : les multiples objets y sont en général isolés dans leur fonction, c'est l'homme qui assure, au gré de ses besoins, leur coexistence dans un contexte fonctionnel, système peu économique, peu cohérent, analogue à la structure archaïque des moteurs à essence primitifs : assortiment de fonctions partielles, parfois indifférentes ou antagonistes. La tendance actuelle n'est d'ailleurs pas du tout de résoudre cette incohérence, mais de répondre aux besoins successifs par des objets nouveaux. Ainsi se fait-il que chaque objet, additionné aux autres subvienne à sa fonction propre, mais contrevienne à l'ensemble, parfois même subvienne et contrevienne en même temps à sa fonction propre.

En outre, les connotations formelles et techniques s'ajoutant à l'incohérence fonctionnelle, c'est tout le système des besoins — socialisés ou inconscients, culturels ou pratiques — tout un système vécu inessentiel qui vient refluer sur l'ordre technique essentiel et compromettre le statut objectif de l'objet.

Prenons un exemple : ce qui est « essentiel » et structurel, donc le plus concrètement objectif dans un moulin à café, c'est le moteur électrique,

c'est l'énergie qui est distribuée par la centrale, ce sont les lois de production et de transformation de l'énergie — ce qui est déjà moins objectif parce que relatif au besoin de telle ou telle personne, c'est sa fonction précise de moudre le café — ce qui n'est plus du tout objectif, et donc inessentiel, c'est qu'il soit vert et rectangulaire, ou rose et trapézoïdal. Une même structure, le moteur électrique, peut se spécifier en diverses fonctions : la différenciation fonctionnelle est déjà seconde (par où elle peut tomber dans l'incohérence du *gadget*). Le même objet-fonction à son tour peut se spécifier en diverses formes : nous sommes ici dans le domaine de la « personnalisation », de la connotation formelle, qui est celui de l'inessentiel. Or, ce qui caractérise l'objet industriel par opposition à l'objet artisanal, c'est que l'inessentiel n'y est plus laissé au hasard de la demande et de l'exécution individuelles, mais qu'il est aujourd'hui repris et systématisé par la production<sup>1</sup>, qui assure à travers lui (et la combinatoire universelle de la mode) sa propre finalité.

C'est cette inextricable complication qui fait que les conditions d'autonomisation d'une sphère technologique, et donc de possibilité d'une analyse structurale dans le domaine des objets, ne sont pas les mêmes que dans le domaine du langage. Si on excepte les objets techniques purs, auxquels nous

1. Les modalités de transition de l'essentiel à l'inessentiel sont donc elles-mêmes aujourd'hui relativement systématisées. Cette systématisation de l'inessentiel a des aspects sociologiques et psychologiques, elle a aussi une fonction idéologique d'intégration (cf. « Modèles et séries »).

n'avons jamais affaire en tant que sujets, nous observerons que les deux niveaux, celui de dénotation objective et celui de connotation (par où l'objet est investi, commercialisé, personnalisé, par où il arrive à l'usage et entre dans un système culturel) ne sont pas, dans les conditions actuelles de production et de consommation, strictement dissociables comme le sont ceux de la langue et de la parole en linguistique. Le niveau technologique n'a pas une autonomie structurelle telle que les « faits de parole » (ici l'objet « parlé ») n'aient pas plus d'importance dans une analyse des objets qu'ils n'en ont dans l'analyse des faits de langue. Si le fait de prononcer le *r* roulé ou grasseyé ne change rien au système de la langue, c'est-à-dire si le sens de connotation ne compromet en rien les structures dénotées, la connotation d'objet, elle, grève et altère sensiblement les structures techniques. A la différence de la langue, la technologie ne constitue pas un système stable. Au contraire des monèmes et des phonèmes, les technèmes sont en continuelle évolution. Or, le fait que le système technologique soit tellement impliqué, par sa révolution permanente, dans le temps même des objets pratiques qui le « parlent » — ce qui est aussi le cas de la langue, mais dans une mesure infiniment moindre — le fait que ce système ait pour fins une maîtrise du monde et une satisfaction de besoins, c'est-à-dire des fins plus concrètes, moins dissociables de la praxis que la communication qui est la fin du langage — le fait enfin que la technologie dépende strictement des conditions *sociales* de la recherche technologi-

que, et donc de l'ordre global de production et de consommation, contrainte externe qui ne s'exerce pas du tout sur la langue, — de tout ceci résulte que le système des objets, contrairement à celui de la langue, ne peut être décrit *scientifiquement* qu'en tant qu'on le considère, *dans le même mouvement*, comme résultant de l'interférence continuelle d'un système de pratiques sur un système de techniques. Ce qui seul rend compte du réel, ce ne sont pas tant les structures cohérentes de la technique que les modalités d'incidence des pratiques sur les techniques, ou plus exactement les modalités d'enrayage des techniques par les pratiques. Pour tout dire, la description du système des objets ne va pas sans une critique de l'idéologie pratique du système. Au niveau technologique, il n'y a pas de contradiction : il n'y a que du sens. Mais une science humaine ne peut être que celle du sens *et* du contresens : comment un système technologique cohérent diffuse-t-il en un système pratique incohérent, comment la « langue » des objets est-elle « parlée », de quelle façon ce système de la « parole » (ou intermédiaire entre la langue et la parole) oblitère-t-il celui de la langue ? Où sont finalement, non pas la cohérence abstraite, mais les contradictions vécues dans le système des objets<sup>1</sup> ?

1. Sur la base de cette distinction, on peut faire un rapprochement étroit entre l'analyse des objets et la linguistique, ou plutôt la sémiologie. Ce que nous appelons, dans le champ des objets, différence marginale, ou inessentielle, est analogue à la notion introduite en sémiologie, de « champ de dispersion » : « Le champ de dispersion est constitué par les variétés d'exécution d'une unité (d'un phénomène par exemple), tant que ces variétés n'entraînent pas un

changement de sens (c'est-à-dire ne passent pas au rang de variations pertinentes)... On pourra parler en nourriture de champ de dispersion d'un mets, qui sera constitué par les limites dans lesquelles ce mets reste signifiant, quelles que soient les « fantaisies » de son exécutant. Les variétés qui composent le champ de dispersion s'appellent des *variantes combinatoires* : elles ne participent pas à la commutation du sens, elles ne sont pas pertinentes... On a longtemps considéré les variations combinatoires comme faits de parole ; elles en sont, certes, très proches, mais on les tient maintenant pour faits de langue, dès lors qu'elles sont « obligées ». (Roland Barthes, *Communications*, n° 4, p. 128.) Et R. Barthes ajoute que cette notion est promise à devenir centrale en sémiologie, car ces variations qui sont insignifiantes sur le plan de la dénotation peuvent redevenir signifiantes sur le plan de la connotation.

On voit que l'analogie est profonde entre variation combinatoire et différence marginale : les deux concernent l'inessentiel, elles sont sans pertinence, elles relèvent d'une combinatoire et prennent leur sens au niveau de la connotation. Mais la distinction capitale est que, si la variation combinatoire reste extérieure et indifférente au plan sémiologique de dénotation, la différence marginale, elle, n'est justement jamais « marginale ». Car le plan technologique ne désigne pas, comme celui de la langue pour le langage, une abstraction méthodologique fixe, qui vient au monde réel par la mouvance des connotations, mais un schème structurel évolutif que les connotations (les différences inessentiels) viennent figer, stéréotyper et faire régresser. Le dynamisme structurel de la technique se fige au niveau des objets, dans la subjectivité différentielle du système culturel, qui se répercute lui-même sur l'ordre technique.

**A. LE SYSTÈME FONCTIONNEL  
OU  
LE DISCOURS OBJECTIF**



## I. LES STRUCTURES DE RANGEMENT

### L'ENVIRONNEMENT TRADITIONNEL

La configuration du mobilier est une image fidèle des structures familiales et sociales d'une époque. L'intérieur bourgeois type est d'ordre patriarcal : c'est l'ensemble salle à manger chambre à coucher. Les meubles, divers dans leur fonction, mais fortement intégrés, gravitent autour du buffet ou du lit de milieu. Il y a tendance à l'accumulation et à l'occupation de l'espace, à sa clôture. Unifonctionnalité, inamovibilité, présence imposante et étiquette hiérarchique. Chaque pièce a une destination stricte qui correspond aux diverses fonctions de la cellule familiale, et plus loin renvoie à une conception de la personne comme d'un assemblage équilibré de facultés distinctes. Les meubles se regardent, se gênent, s'impliquent dans une unité qui est moins spatiale que d'ordre moral. Ils s'ordonnent autour d'un axe qui assure la chronologie régulière des conduites : la présence toujours symbolisée de la famille à elle-même. Dans cet espace

privé, chaque meuble, chaque pièce à son tour intériorise sa fonction et en revêt la dignité symbolique — la maison entière parachevant l'intégration des relations personnelles dans le groupe semi-clos de la famille.

Tout ceci compose un organisme dont la structure est la relation patriarcale de tradition et d'autorité, et dont le cœur est la relation affective complexe qui lie tous ses membres. Ce foyer est un espace spécifique qui tient peu compte d'un aménagement objectif, car les meubles et les objets y ont d'abord pour fonction de personnifier les relations humaines, de peupler l'espace qu'ils partagent et d'avoir une âme<sup>1</sup>. La dimension réelle où ils vivent est captive de la dimension morale qu'ils ont à signifier. Ils ont aussi peu d'autonomie dans cet espace que les divers membres de la famille en ont dans la société. Etres et objets sont d'ailleurs liés, les objets prenant dans cette collusion une densité, une valeur affective qu'on est convenu d'appeler leur « présence ». Ce qui fait la profondeur des maisons d'enfance, leur prégnance dans le souvenir, est évidemment cette structure complexe d'intériorité où les objets dépeignent à nos yeux les bornes d'une configuration symbolique appelée demeure. La césure entre intérieur et extérieur, leur opposition formelle sous le signe social de la propriété et sous le signe psychologique de l'immanence de la famille fait de cet espace traditionnel une transcendance close. Anthropomorphiques, ces dieux

1. Ils peuvent avoir par ailleurs du goût et du style, comme ils peuvent n'en pas avoir.



# JEAN BAUDRILLARD

## Le système des objets

Les objets en particulier n'épuisent pas leur sens dans leur matérialité et leur fonction pratique. Leur diffusion au gré des finalités de la production, la ventilation incohérente des besoins dans le monde des objets, leur sujétion aux consignes versatiles de la mode : tout cela, apparent, ne doit pas nous cacher que les objets tendent à se constituer en un *système cohérent de signes*, à partir duquel seulement peut s'élaborer un concept de la consommation. C'est la logique et la stratégie de ce système d'objets, où se noue une complicité profonde entre les investissements psychologiques et les impératifs sociaux de prestige, entre les mécanismes projectifs et le jeu complexe des modèles et des séries, qui sont analysées ici.

Jean Baudrillard

Jean Baudrillard, né en 1929, est actuellement professeur de sociologie à l'université de Nanterre. Il a écrit des chroniques littéraires pour *Les Temps modernes* et a traduit de l'allemand des œuvres de Peter Weiss ainsi que le livre de Wilhelm E. Mühlmann *Messianismes révolutionnaires du tiers monde*. Nombreux ouvrages publiés, parmi lesquels *Le système des objets*, *La société de consommation*, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, *Le miroir de la production*, *L'échange symbolique et la mort*, *Oublier Foucault*, *L'effet Beaubourg*, *De la séduction*, *Simulacres et simulation*, *Les stratégies fatales*, *La Gauche divine*, *Amérique*, *Cool memories*.

Photo Villarreal - Fragonard



9 782070 283866

Extrait de la publication



78-X

A 28386

ISBN 2-07-028386-0